

Hommage à Michel Piccoli



Il était une fois...
Le mépris
Once Upon a Time... Contempt

♀♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles

FOLAMOUR

© Rue des Archives

Azélie Fayolle

Hommage à Michel Piccoli

La mort de Michel Piccoli a eu pour moi un effet étrange d'une chose attendue – je connaissais son âge et surtout sa longévité cinématographique – et surprenant : tout le monde s'est mis à parler des films dans lesquels il avait joué, que j'avais vu pour une part, et parfois adorés, et dont je ne connaissais pas, ou seulement de titre, une autre grosse part. La floraison des nécrologies qui lui ont été dédiées a eu ceci d'étrange qu'elles me semblaient, quand elles n'étaient pas des calques les unes des autres, dévoiler à chaque fois une facette nouvelle du personnage, que je savais bon camarade des mouvements de gauche, mais pas aussi engagé qu'il l'a été et que l'a, par exemple, rapporté Julien Salingue sur son mur [Facebook](#), ou ayant participé à des nanars salués, avec un mauvais goût revendiqué et discutable, par la page de l'émission [Mauvais genres](#). Et moi-même, en me rendant compte que je l'avais vu, ou entendu, bien plus que je n'aurais pu le croire avant de regarder sa filmographie, j'ai pu voir que j'étais bien loin d'appréhender l'immensité et la diversité d'une carrière entamée dans les années 1940.

Jamais je ne l'avais soupçonné dans *French Cancan* (Renoir, 1955), dans lequel il joue le rôle (certes secondaire) du capitaine Valorgueil ; je n'avais pas reconnu, comme d'ailleurs personne ne l'avait fait, son souffle (off) dans *Intervention divine* d'Elia Suleiman (2002 et j'étais un peu gênée, un peu attendrie en découvrant, l'année dernière, *Les Cent et Une Nuits de Simon Cinéma* (1995) d'Agnès Varda. Je l'avais oublié dans *Mauvais Sang* (Carax, 1986), et son souvenir était à peine plus précis, mais réellement ému, dans *La Voie lactée* (1969), dans *Le Charme discret de la bourgeoisie* (1972) comme dans *Le Fantôme de la liberté* (1974) de Luis Buñuel. Je me souvenais beaucoup plus nettement dans *Une chambre en ville* (1982) de Jacques Demy, et surtout de son personnage de Simon Dame dans *Les Demoiselles de Rochefort* (1966) du même Demy, puis dans les deux documentaires réalisés par Varda sur Demy et ce film, et ce personnage de Simon Dame me paraît assez emblématique de mon oubli de la présence de Piccoli dans nombre des films que j'ai pourtant vus et aimés. Simon Dame, amour de jeunesse d'Yvonne Garnier (Danielle Darrieux), la mère des jumelles et de Boubou, dont il est le père, revient à Rochefort par nostalgie, accepte le départ de Solange (Françoise Dorléac), retrouve, à la toute fin du film, Yvonne, sans que la rencontre, peut-être la plus émouvante de tout le film, soit montrée – elle est tout juste esquissée.

Il est alors frappant de constater que l'humanité, et surtout la tendresse du personnage, prennent les couleurs de la passion destructrice et du féminicide dans *Une chambre en ville* : l'amour autodestructeur d'Edmond Leroyer le rapproche, dramatiquement, du Guillaume Lancien des *Demoiselles de Rochefort* plus que du Simon Dame qu'il incarnait. La reprise du même acteur dans des rôles si proches et si différents, toujours relativement secondaires par rapport aux intrigues des films, a pu offrir à Demy l'approfondissement de la thématique amoureuse, qui parcourt ses films ; elle permet aussi, grâce au physique assez plastique de Piccoli, de tracer une continuité entre le grand amour et le quotidien, tout en opposant le bonheur érotique et la tragédie de la jalousie possessive. Voir l'acteur dans ces deux films rappelle en effet les deux attitudes possibles par rapport au départ d'un être aimé et à l'amour : le changement de registre, de la comédie sentimentale à la tragédie constitue bien une désapprobation morale, voire politique, de la part de Demy. La coloration, plutôt disgracieuse, de Piccoli en roux à étroit collier de barbe dans *Une chambre de ville* renforce cet antagonisme entre les deux attitudes amoureuses, qui, pourtant, peuvent être incarnées par un même homme à quelques années d'intervalle.

L'ombre de Michel Piccoli me semble ainsi planer sur une belle partie du cinéma français (et d'ailleurs) comme Simon Dame dans les *Demoiselles* : avec dignité et justesse, là où on ne l'attend jamais, et où on ne le reconnaît pas toujours, en tissant un des plus beaux fils rouges que peut offrir la cinéphilie, pour le cinéma bien plus que pour lui-même.